

JEAN DE BERNIÈRES ET MGR DE LAVAL

OU

LE DIRECTEUR LAÏQUE D'UN FUTUR ÉVÊQUE

A peine arrivé au Canada, Monseigneur de Laval se sentit, par deux fois, atteint dans ses plus chères affections : il apprit coup sur coup la mort de sa mère et la mort de Monsieur de Bernières.

On ne saurait comparer son chagrin d'ami à sa douleur filiale. Pourtant il dut se sentir doublement orphelin car, après sa mère selon la nature, il perdait celui qui, un temps du moins, avait été son père spirituel.

Père spirituel inattendu, si Jean de Bernières de Louvigny était un simple laïque ; mais père spirituel dont l'influence sur lui avait été profonde, comme sur tant d'autres chrétiens, tant d'autres ecclésiastiques du dix-septième siècle commençant.

Peut-être même est-il impossible de bien comprendre, dans son caractère et dans son œuvre, le premier Évêque de la Nouvelle-France, si l'on ne connaît pas auparavant l'œuvre et le caractère de son maître. C'est pourquoi, avant de suivre Monseigneur de Laval dans son nouvel apostolat, nous devons nous arrêter à ce qu'on appelait alors l'Ermitage de Caen.

Le maître de cet ermitage avait reçu une éducation privilégiée. Au foyer paternel, Jean de Bernières n'avait vu que piété, pureté, charité. Son père, le baron de Louvigny, et sa mère, madame de Lyons-Roger, étaient fort aumôniers ; plus que personne ils avaient contribué à fonder, puis à

protéger, dans leur bonne ville de Caen, ce couvent des Ursulines qui, bientôt, allait devenir un couvent de famille. De leurs sept enfants, l'aîné sert en soldat exemplaire ; le second, maire de Caen, succombe pour avoir montré comment les Français soignent les prisonniers de guerre. Une de leurs filles meurt toute jeune en odeur de sainteté ; une autre, Jourdain, sera supérieure des Ursulines et fera grande figure dans ce dix-septième siècle catholique, si riche pourtant de personnages originaux et édifiants.

Un mot d'une de ses religieuses la peint, croyons-nous, tout entière : " Ma mère, quand on vous voit, on vous craint ; quand on vous parle, on vous aime ".— Si nous le citons ici, c'est que nous le voyons très bien appliqué à Mgr de Laval. Son grand air devait d'abord imposer le respect, la bonté de son accueil devait ensuite inspirer la confiance et l'affection. Mais, revenons aux Bernières de Louvigny.

De leurs petites-filles, cinq ou six seront religieuses, et se feront remarquer tant par l'ardeur et la suavité de leur piété que par l'austérité de leurs pénitences.(1)

Jean de Bernières avait donc de qui tenir.

Comme ses frères il restera laïque ; comme eux, il servira la chose publique. L'aîné était soldat, le second conseiller au Grand Conseil ; lui, deviendra Trésorier en la Généralité de Caen. Mais l'exercice de sa charge ne l'empêchera pas de pratiquer avant tout la vie intérieure. La prière est son état habituel, on peut dire permanent. L'union à Dieu lui est si nécessaire même que les distractions les plus légitimes, les plus indispensables à la faiblesse humaine lui deviennent insupportables sinon suspectes. Le calme, le silence de la campagne ne lui suffisent pas ; il lui faut la solitude absolue. Là, seul à seul avec Dieu, il s'abandonne à ce qu'il appelle l'oraison passive, à la contemplation presque pure, avant goût de la béatitude céleste.

(1) Pour plus de détails sur cette famille de Bernières et sur Jean lui-même, voir Maurice Souriau : *Deux Mystiques Normands*, Paris, Perrin.

D'ailleurs, s'il est sensible aux "douceurs ineffables" dont Dieu daigne parfois le combler, l'objet favori de sa méditation reste le Christ souffrant, humilié, crucifié. Peut-être dut-il à cette préférence pour les mystères douloureux de ne pas se perdre dans un mysticisme trop éthéré. Fénelon l'estimait, le citait, l'utilisait peut-être. On ne peut dire que, malgré certaines formules excessives(1), Jean de Bernières ait été quêtiste avant la lettre.

Ce qui le préservait de l'erreur, ce fut aussi l'action. Ce grand contemplatif, ce contempteur apparent des "œuvres" se dépensait beaucoup au dehors. D'abord, il avait son office de trésorier et il eût été, pour le moins, étonnant que sa piété fit tort à son devoir d'état. Mais aux fonctions de sa charge il ajoutait bien des travaux volontaires. Non content d'entreprendre de longs voyages ou plutôt des pèlerinages véritables pour aller voir ceux qu'il appelle des "Saints" (notamment cette curieuse Marie des Vallées dont nous attendons encore l'histoire) et s'entretenir avec eux des perfections divines, il visite les pauvres, les malades, fonde des maisons d'assistance, participe à leur direction et sait, à l'occasion, leur faire sentir son autorité. Au besoin, il déroge à toutes ses habitudes, et lui, si recueilli, si sédentaire, on pourrait dire si casanier, il se lance dans une aventure propre à faire pâmer d'admiration la Grande Mademoiselle en personne. C'est qu'il s'agissait, cette fois, d'une grande affaire, d'une fondation apostolique dans la Nouvelle-France.

La gloire de Dieu, le salut des pauvres Sauvages, tout cela valait bien la peine que le grave et pieux monsieur de Bernières jouât, à sa manière, la comédie des "Romanesques". Sans le savoir, il allait ainsi faciliter l'œuvre prochaine de son ami, François de Laval.

(1) Par exemple quand, pour développer l'esprit de foi, il propose de "crever... les yeux de la raison" ou quand, non content de subordonner l'action apostolique à la vie intérieure, il semble ça et là détourner des prêtres de tout ministère. Pour toutes ces questions, encore une fois, voir Maurice Souriau, *op. cit.*

Cela nous autorise à monter derrière lui, dans ce singulier carrosse qui, sur les routes de France, emporte deux religieuses et une femme du monde. De ces religieuses, l'une est Mère Marie de l'Incarnation, Ursuline de Tours ; la femme du monde c'est Mademoiselle de Vaubougon, veuve de Monsieur de la Peltrie. Libre de sa personne et de ses biens, celle-ci entendait se consacrer à Dieu, au salut des infidèles, et, à cette intention, partir pour le Canada où, de ses deniers, elle fonderait, avec Mère Marie de l'Incarnation, le premier Monastère d'Ursulines. Mais sa famille veillait, c'est-à-dire son frère et aussi les parents de défunt son mari. Prières, autorité, contrainte légale, on usa contre elle de tous les moyens. C'est alors que son directeur lui conseilla de demander aide et protection à un mari supposé et, pour ce rôle inattendu, s'adressa à monsieur de Bernières.

Après un moment de surprise, celui-ci accepte de prêter son nom et, plus encore, de donner tout son dévouement à la noble femme dont tant d'égoïsmes veulent paralyser le zèle apostolique. Non content de prendre en mains ses affaires, de multiplier pour elle les démarches, il l'accompagne, elle et Marie de l'Incarnation, à travers les rues de Tours, puis de Tours à Paris ; à Paris, chez les hommes de loi, chez l'Archevêque, à la Cour même et, finalement, de Paris à Dieppe. Service ingrat, service dangereux, où il compromet un instant sa santé et, qui pis est peut-être, service qui pouvait prêter à rire.

Mais il y a des hauteurs où n'atteint pas le ridicule.

En voiture, à l'auberge, dans l'hôtel de Meules, à Paris, les quatre voyageurs sont toujours et uniquement en présence de Dieu. Prières, offices, méditation, remplissent presque tout leur temps. La conversation même est une forme d'oraison. Sur la lourde voiture, transformée en monastère ambulante, on sent planer l'esprit d'En-Haut. C'est Lui qui inspire aux voyageurs leur entretien suprême.

A Marie de l'Incarnation et à madame de la Peltrie, Jean de Bernières souhaite le plus cruel martyr, celui du feu par exemple, et les deux femmes s'associent aux vœux de leur ami. Veut-il au dernier moment laisser un souvenir à la religieuse, il lui donne une petite croix d'argent hérissée de pointes et, toute sa vie, la future Vénérable la portera sur son dos, comme un doux instrument de pénitence. Ses amies parties et son premier chagrin surmonté, monsieur de Bernières demeure à leur service. Il devient pour ainsi dire leur procureur et plus d'une fois il aidera les Ursulines de Québec dans leurs pressants besoins. A la jeune Église canadienne il assurera d'ailleurs d'autres secours, et son intervention, directe ou indirecte, justifierait déjà la place que nous avons cru devoir lui accorder dans ce récit.

Mais, s'il s'impose à notre attention, c'est surtout pour la raison que nous avons indiquée déjà : c'est pour avoir été l'hôte, le conseiller, le directeur de François de Laval, alors abbé de Montigny et candidat au Vicariat apostolique de la Nouvelle-France.

Toutefois, avant d'étudier leurs rapports il nous faut, à la physionomie du maître ajouter quelques traits rapides. Le laïque qui, à Marie de l'Incarnation, souhaitait le martyr du feu et donnait une croix armée de pointes aiguës, pratiquait pour lui-même ce qu'il recommandait aux autres. Cette petite croix, il l'avait portée longtemps. et cet instrument de pénitence n'était pas le seul qu'il utilisât. Dévôt à la Passion du Christ et, pour ainsi dire, amant de la Croix, dirigé — et de quelle rude main! — par le Père Jean-Chrysostome, il tend à faire de sa vie une incessante mortification. Entré dans la "Société de la Sainte Abjection", il recherche l'épreuve, l'humiliation, l'anéantissement, suivant la formule que les associés devaient réciter après chaque communion : " Je m'y consacre et me donne sans réserve à l'esprit et aux dispositions de Jésus mon Seigneur et mon Sauveur, pour entrer dans la communion de tous les différents états et pratiques

de mépris et d'abjection de sa vie voyageuse, pour aimer purement et souffrir patiemment toute abjection, tout mépris, rebuts, délaissements, toutes persécutions, injures et calomnies de qui que ce soit, sans exception, promettant, ô mon Dieu ! d'en remercier votre divine Providence comme d'une faveur très particulière ”.

Un tel détachement supposait nécessairement l'esprit de pauvreté. A Jean de Bernières, “ l'esprit ” finit par ne plus suffire ; il lui faut la pauvreté effective, totale. “ Il n'y a plus moyen de ne pas être pauvre ”, écrit-il, et malgré “ l'angoisse de la nature ”, tout en sachant bien qu'il abrège sa “ vie naturelle ” il renonce à toute fortune personnelle, consacre aux œuvres la pension que lui sert sa famille, supprime tout son train de maison, n'emploie que de la vaisselle de terre, ne mange que du pain noir. Il méritait bien le nom qu'il avait choisi en entrant dans la Société de la Sainte-Abjection : “ Frère Jean de Jésus Pauvre ”.

Pauvre pour Jésus, il aimait par-dessus tout les pauvres “ figure de Jésus ”, les malades, les prisonniers, les affligés de toutes sortes. Pour eux, il brave tout : respect humain, fatigue, maladie. Non content de les servir, il leur recrute des serviteurs et, autant que des hommes d'oraison, ses disciples seront des hommes d'œuvres. Et, comme on le comprend ! Chez ces âmes généreuses qui s'interdisent l'amour, la charité sanctifiée, en le divinisant, leur incoercible besoin d'aimer.

Cependant, le zèle de monsieur de Bernières prendra d'autres formes. Hostile à toute tiédeur, à tout abus comme à toute nouveauté théologique, il mène le bon combat contre les Jansénistes et leurs amis déclarés ou honteux, contre les indifférents aussi.

Son zèle l'entraîna-t-il à quelques excès, nous n'avons pas à le rechercher ici. Une seule chose nous importe : dans le monde religieux d'alors, Jean de Bernières fut un chef, et, comme tel, ne se laissait arrêter par aucune consi-

dération humaine, lorsqu'il croyait en jeu les intérêts de Dieu et de l'Église. Son exemple devait être contagieux, d'autant plus qu'à son autorité de chef militant s'ajoutait son autorité de directeur spirituel. Car ce laïque fut un conducteur d'âmes. De vive voix ou par écrit, il dirigeait d'autres laïques, des prêtres, des religieux, des religieuses ; il dirigeait des individus, des groupes volontaires, des communautés. Ainsi, aux Ursulines de sa sœur Jourdain, il fera toute une série d'instructions spirituelles, et, avec Mère Marie de l'Incarnation, il traite par correspondance des plus hautes questions mystiques.

Son influence lui survivra et, quand on ne pourra plus l'entendre, on demandera à ses écrits le même bienfait que jadis à sa parole.

*
* *

Tel est l'homme extraordinaire chez qui vint faire retraite François de Laval, abbé de Montigny, quand il se crut appelé par Dieu aux missions d'Extrême-Orient.

A la porte de ces Ursulines chez qui devaient, après sa sœur Jourdain, se sanctifier plusieurs de ses nièces, monsieur de Bernières avait fondé un ermitage. Prêtres et laïques y trouvaient un égal accueil. Ils y séjournaient comme internes, ou y fréquentaient comme externes, un temps plus ou moins long, suivant les besoins ou les loisirs de chacun.

François de Laval y rencontra les Dudouyt et les de Maizerets, qui devaient devenir ses collaborateurs intimes, et aussi ce M. de Mézy dont il devait, pour son malheur, faire un gouverneur du Canada. Au témoignage de Marie de l'Incarnation, lui-même demeura, " par dévotion ", quatre ans chez monsieur de Bernières (1654-1658).

Ce que nous savons du maître permet de deviner quelle fut chez lui la vie du disciple. D'ailleurs, l'ancien congréganiste du Père Bagot, l'ancien archidiacre d'Evreux n'était plus, dans la vie spirituelle, un apprenti. Bien plus

qu'un noviciat, l'Ermitage de Caen lui fut une école de perfectionnement. Piété, mortification, pauvreté, abnégation, dévouement, voilà à quelles vertus il s'adonna avec toute l'ardeur juvénile de son âme généreuse.

“ On le voyait dans les hôpitaux, dit M. A. Gosselin, panser les plaies les plus dégoûtantes, rendre les plus bas services et, par une mortification semblable à celle de saint François-Xavier, porter à sa bouche, serrer avec ses lèvres et sucer lentement les épingles et les bandages pleins de pus, faisant semblant, par humilité, de le faire sans attention et seulement pour les tenir, tandis que ses mains travaillaient ailleurs. On l'a vu faire plusieurs longs pèlerinages à pied, sans argent, mendiant son pain et cachant à dessein son nom afin de ne rien perdre de la confusion, du mépris et des mauvais traitements ordinaires dans ces occasions et qui ne lui furent pas épargnés. Il s'en félicitait comme les apôtres et remerciait Dieu d'avoir quelque chose à souffrir pour son amour.”

On voit à quel point l'Abbé de Montigny suivait les leçons de son maître, et recherchait, avec la mortification, l'abjection. Et si telles de ces pratiques nous inspirent quelque répugnance, il ne faut pas, pour cela, les croire exceptionnelles à cette époque. Voici, par exemple, comment une nièce de Monsieur de Bernières, Mademoiselle de Saint-Michel, devenue, aux Ursulines, Mère Marguerite de Jésus, y pratiquait l'obéissance et l'abnégation : “ Un jour qu'elle se promène au jardin et considère avec attention une chenille, la Mère Supérieure, qui ne veut que tenter une épreuve, lui dit en passant : “ Avalez-la puisque vous la trouvez si belle ”. Aussitôt dit, aussitôt fait.(1)” Plus tard, une religieuse du même couvent ira plus loin encore.— “ La Mère Marie Blouet de Camilly dite de Saint-Augustin, voit une des vieilles sœurs converses vomir immédiatement après avoir communiqué : la Mère Saint-Augustin se prosterne,

(1) Voir Maurice Souriau : *Deux Mystiques Normands*, page 65.

se recueille un instant, colle sa bouche contre la terre infectée et se communique elle-même pour arracher de l'opprobre le Dieu qu'elle aime ; elle avale avec l'Hostie une partie de ce qui la déshonore."(1)

Après de tels exemples donnés par les élèves de Jourdain, on s'étonnera moins que, formé à l'école de Jean, Monseigneur de Laval ait lui aussi poussé l'esprit de pénitence et l'amour de l'abjection jusqu'aux limites de l'héroïsme.

Son séjour à Caen justifierait donc à lui seul l'attention que nous avons cru pouvoir consacrer à Jean de Bernières. Mais, après sa mort même, celui-ci prolongea son action sur Monseigneur de Laval et les Messieurs du Séminaire de Québec. Il la prolongea, non seulement par le souvenir de ses leçons et de ses exemples, mais pour leur avoir laissé, sous forme d'Instructions, son véritable testament spirituel.

A son départ pour le Canada, en effet, Monseigneur de Laval emporta deux documents rédigés par Jean de Bernières : le premier destiné à l'Ermitage de Québec ou, comme il dit encore, à ses frères du Canada ; l'autre réservé à Monseigneur de Laval lui-même.

Le premier, nous ne pouvons guère que le résumer ou en donner quelques extraits. Consacré, en partie, à ce que Jean de Bernières appelle l'oraison passive, il risquerait de constituer une lecture un peu austère.

Donc ayant rappelé le grand principe " Dieu est notre centre et notre dernière fin ", M. de Bernières insiste sur l'absolue nécessité de l'union à Dieu. La lecture spirituelle, les oraisons jaculatoires, la méditation proprement dite sont les moyens d'y atteindre et d'y demeurer. Mais s'adressant à des âmes déjà avancées dans la vie spirituelle, Jean de Bernières leur demande instamment de substituer à la " méditation active et par raisonnement " l'oraison " plus pure et plus spirituelle " qu'il appelle " contemplation de foi ". Pour cela, " il n'est pas question de remplir mais de vider

(1) Maurice Souriau, *ibid.*, p. 89.

son esprit ". " Ce n'est point une étude, il s'agit de connaître et de pratiquer le dénuement, ce qui se fait mieux par la simple lumière de la foi et le détachement des créatures que par la multitude des connaissances et des raisonnements ".

L'ermite de Caen ne semble-t-il pas, dira-t-on, s'adresser à des contemplatifs plutôt qu'à des missionnaires ? Non. Mais il connaît les conditions et aussi les dangers du ministère. Pas d'apostolat fécond sans sainteté de l'apôtre et, pour l'apôtre, pas d'illusion plus facile et plus grave que d'oublier la lutte contre soi-même sous prétexte de sauver les autres. " La conversion de toute la terre, dit-il, ne sert de rien si on ne meurt à soi-même. Cette mort seule suffit quand on ne convertirait personne ".

Il attache à ce principe une telle importance qu'il semble faire de l'apostolat non pas une fin en soi mais, pour l'apôtre, un moyen de sainteté et de salut. " Nos chers Frères du Canada . . . feront de grands progrès (dans l'oraison passive) s'ils joignent aux travaux extérieurs les souffrances intérieures. Ces deux peines réunies leur donneront plutôt la mort intérieure que toutes les douceurs et les lumières. La Providence les favorise infiniment en les envoyant dans un pays sauvage travailler au salut des âmes, mourir à eux-mêmes et se réunir à leur dernière fin. Ce serait une illusion de croire qu'ils feraient mieux en France gagnant plus d'âmes, s'avançant dans l'oraison par de plus grands secours. Ce sont des tromperies de la nature qui ne peut se résoudre à mourir."

La répétition de ces mots " mort intérieure ", " mourir à soi-même ", prouve déjà que, si Jean de Bernières semble préférer la sainteté de l'apôtre à la fécondité de l'apostolat, sa doctrine exclut du moins tout égoïsme, même mystique. Il importe cependant d'insister pour qu'on ne s'y méprenne pas. Si, non content d'imposer à l'apôtre le renoncement personnel, Jean de Bernière semble lui interdire toute affection même spirituelle aux créatures, c'est pour l'attacher plus fortement et plus intimement à Dieu.

“ Dans tout ce qu'ils feront, par devoir ou par dévotion, dans toutes les croix qu'ils souffriront, intérieures ou extérieures, qu'ils ne changent ni d'objet ni d'intention ; qu'ils regardent toutes choses comme des moyens d'aller à Dieu qui est leur centre. Jamais il ne faut s'arrêter dans le chemin ni dans les moyens, mais dans le terme. L'intérieur et l'extérieur ne composent qu'un même tout, et l'âme simplement attentive ne sera point partagés à divers objets. Plus les travaux et les peines seront grandes, plus le moyen d'aller à Dieu sera efficace, principalement les travaux apostoliques.”

On peut trouver dure une doctrine qui, à des Missionnaires, semble prêcher moins l'amour des âmes que la mort à soi-même. On ne peut nier qu'elle ne tende tout entière, elle aussi, “ *ad majorem Dei gloriam.*”

Tels sont les principes que M. de Bernières proposait à la méditation et à la pratique des MM. du Séminaire de Québec. Voici maintenant les avis particuliers qu'il adressait à l'Évêque lui-même : “ Dieu se fait assez connaître à lui pour son centre et sa dernière fin. Il sait et il goûte qu'ayant Dieu il a tout. Il doit donc tendre continuellement vers lui au milieu des créatures où le péché nous a abîmés. Tous les instants y sont propres, c'est à nous d'y répondre. . . Il doit s'abandonner à la conduite de Dieu et accepter l'emploi que la Providence lui a donné sans l'avoir recherché.

“ L'amour de l'abandon contient celui de la pauvreté, du mépris, des souffrances et un détachement général de tout ce qui n'est point Dieu. Qu'il réussisse ou non dans sa charge, il doit être toujours content. Ne cherchant que Dieu il le trouvera partout ; rien ne pourra lui ôter la paix du cœur. Il faut être attaché à Dieu plus qu'à l'œuvre de Dieu. Il ne se servira que des moyens évangéliques qu'employaient les apôtres, qui abhorraient la prudence humaine et ne suivaient que la folie de la croix. Il vaut mieux n'être pas évêque que d'être évêque humain. Ce serait un grand malheur qu'un évêché empêchât d'être parfait chrétien. Que la sagesse du

monde y trouve à redire, qu'importe ? Jésus est la voie et le terme ; on ne le trouvera jamais qu'en suivant ses maximes.

“ Il ne se détachera jamais de la pauvreté. S'il est obligé de souffrir que l'Évêché ait quelques revenus, il ne doit pas moins conserver dans sa personne intérieure la pauvreté, et demeurer uni à ses pauvres. On traitera cette conduite de bassesse ; les souffrances de toutes espèces, les dangers même de la mort ne manqueront pas dans un pays où tout le reste manque. Il doit conserver le même abandon dans les ténèbres, les sécheresses et les autres épreuves de la vie spirituelle.

“ Il y a dans notre âme une inclination incessante de s'écouler en Dieu ; il faut la laisser agir en liberté et la docilité à cette tendance est la meilleure oraison ; il faut la renouveler et l'entretenir par des temps réglés de prières et de lectures spirituelles, et des regards amoureux sur la vie et la Passion de Jésus-Christ. Mais quand on se sent touché il faut se livrer à ce mouvement et laisser ce que la méditation et la lecture auront inspiré de meilleur.

Il n'ouvrira son cœur pour sa direction ou sa conduite qu'à ceux qu'il verra goûter cette espèce d'abandon. Il priera Dieu de lui en faire trouver de ce caractère.

“ Il vaut mieux faire ses charités d'une manière secrète. La sagesse humaine inspire de les faire avec éclat. Jésus, lui, n'agissait pas ainsi. L'Église n'en tire pas plus de profit. Si Dieu les fait éclater, il faut le souffrir patiemment. Son pur esprit porte à la petitesse, à la pauvreté d'habits, table, logement, équipage. Il faut pourtant le nécessaire . . . Ce malheureux corps y oblige !

“ Je ne lui conseille pas de quitter le lieu, où Dieu l'a placé, sous prétexte de négocier à la Cour ou ailleurs les affaires de l'Église ou de la colonie. Il y a bien du danger ou de l'illusion : Le mieux et le plus sûr est de négocier avec Dieu, et de demeurer fidèlement attaché à son devoir. Cherchez premièrement le Royaume de Dieu, le reste sera ajouté.

Si ce reste manque, Dieu vous veut sanctifier par la pauvreté, l'humiliation et la souffrance."

Ce programme spirituel appellerait un long commentaire et peut-être quelques réserves, car M. de Bernières semble, çà et là, confondre la vie apostolique et la vie érémitique. Faute de pouvoir nous y arrêter, nous voudrions seulement indiquer comment l'influence de M. de Bernières, s'ajoutant à celle des Jésuites, paracheva la formation religieuse de Mgr de Laval.

A l'école des Jésuites, François de Laval avait appris la piété envers Dieu, la dévotion envers Marie Immaculée, la pratique des œuvres charitables, le dévouement à Rome, l'horreur des nouveautés théologiques. Chez Jean de Bernières, qui était, lui aussi, membre de la Congrégation, il a fortifié les habitudes qu'il tenait des Pères ; mais en même temps il a progressé dans l'oraison et la vie mystique ; dans la pénitence poussée jusqu'à une austérité effrayante ; dans le désintéressement poussé jusqu'à la pauvreté effective ; dans le renoncement poussé jusqu'à l'amour de l'abjection.

A la seule école des Jésuites il eût, peut-être, appris certaines prudences ; le laïque arma son zèle jusqu'à l'intransigeance, et sa volonté déjà si vigoureuse, il acheva de la tremper jusqu'à la rendre inflexible. Ainsi, Monseigneur de Laval devait réunir en lui-même les vertus, non pas contradictoires mais diverses, qui caractérisent le grand catholicisme français de cette époque, et à la charité de saint Vincent de Paul, par exemple, joindre l'ardeur pénitente de Rance, converti.

H. GAILLARD DE CHAMPRIS.
